

Recherches sociographiques



Femmes en tête, *De travail et d'espoir* : des groupes de femmes racontent le féminisme

Diane Lamoureux

Volume 32, numéro 3, 1991

Femmes et reproduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056644ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056644ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamoureux, D. (1991). Compte rendu de [Femmes en tête, *De travail et d'espoir* : des groupes de femmes racontent le féminisme]. *Recherches sociographiques*, 32(3), 457–459. <https://doi.org/10.7202/056644ar>

qu'on puisse globalement parler d'une sous-rémunération féminine. Mais la règle dominante est d'ignorer les différences et même de jeter l'anathème sur tous ceux qui font état d'autres sources d'iniquité salariale que la discrimination à l'encontre des femmes. La dédicace du livre donne d'ailleurs le ton: «À toutes les [...] qui luttent pour un salaire équitable», les points de suspension remplaçant ici une pleine page de catégories occupationnelles où se côtoient dans le désordre obstétricienne, trapéziste, hôtesse de l'air, plombière, secrétaire, mère au foyer (sic) et architecte.

Une autre divergence passée sous silence, et qui a divisé profondément les centrales syndicales, avait trait au mode de correction des disparités salariales. Les syndicats de la F.T.Q. du secteur public ont mis de l'avant un système fondé sur la parité, sur la participation des salariés et sur des plans d'évaluation couvrant l'ensemble des emplois et des iniquités. La C.S.N., suivie en cela par la plupart des groupes féministes, a ciblé son discours et ses recherches sur l'opposition hommes-femmes selon une approche plus politique et, apparemment, militante. Voilà pourquoi on a tant entendu comparer, cette année-là, les mérites respectifs, et les salaires, des travailleuses en garderie et des gardiens de jardin zoologique, des secrétaires et des plombiers. Ce type de démonstration de la moindre reconnaissance accordée aux emplois féminins fut immortalisé par un film vidéo du Conseil du statut de la femme, qui met en vedette une secrétaire et une travailleuse en garderie, et qui tourne en dérision les mâles surpayés.

Sans doute les débats du colloque ont-ils permis aux participantes de nuancer l'apparente unanimité qui se dégage de l'ensemble, et d'éclaircir ces enjeux et d'autres. Les lectrices de ce recueil n'en sauront rien, mais y trouveront quand même des éléments de réflexion et des données de base.

Mona-Josée GAGNON

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*

Femmes en tête, *De travail et d'espoir: des groupes de femmes racontent le féminisme*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1990, 200 p.

À l'occasion du cinquantième anniversaire de l'obtention du droit de vote par les Québécoises, l'organisation Femmes en tête a décidé d'enquêter pour savoir ce que les groupes de femmes de toutes les régions du Québec avaient bien pu faire en cinquante ans. Le fruit de cette recherche nous est livré dans cet ouvrage. L'objectif visé était à la fois de montrer le rôle que les femmes ont joué dans les changements qui ont marqué la société québécoise et de mettre en lumière la vitalité du féminisme à une époque où beaucoup aimeraient le ranger avec les accessoires d'un passé définitivement révolu sous prétexte de postféminisme.

Si le deuxième objectif a été atteint, quoique le nombre de groupes qui ont répondu au questionnaire soit fort limité, on ne peut pas en dire autant du premier, ne serait-ce que parce que la plupart des groupes qui ont participé à l'enquête ont moins de vingt ans d'existence. Certes, l'évolution récente du mouvement des femmes est très présente mais la mesure de ses

conséquences sociales reste encore à prendre et il est symptomatique que la conclusion s'ouvre sur une citation de Nelly Roussel concernant les rapports entre luttes des femmes et luttes sociales, malheureusement encore d'actualité.

L'ouvrage se divise en quatre chapitres. Le premier donne une synthèse des réponses fournies par les groupes locaux et régionaux ; le deuxième concerne les groupes provinciaux ; le troisième, se concentre sur les groupes syndicaux, alors que le quatrième essaie de dégager une vision d'ensemble de la recherche. Le tout est précédé d'une préface qui retrace l'histoire du projet et d'une introduction de type méthodologique.

Le premier chapitre est nettement le plus long, occupant à lui seul plus du tiers de l'ouvrage. Il brosse d'abord un portrait des groupes qui confirme ce que d'autres analyses avaient déjà fait ressortir, à savoir qu'ils sont organisés autour de sujets spécifiques, qu'ils sont principalement dispensateurs de services, qu'ils fonctionnent avec des budgets restreints et que la plupart d'entre eux sont loin d'atteindre l'âge canonique de cinquante ans.

Ensuite, ce sont les thèmes qui retiennent l'attention. Là aussi, peu de surprise. Le corps des femmes est au centre de l'activité de la plupart des groupes puisqu'ils s'occupent de questions comme le viol, la violence conjugale, l'inceste, l'avortement, la pornographie, le harcèlement sexuel, etc. Bref, les rapports sociaux n'ont pas encore réussi à se modeler sur le slogan « notre corps nous appartient » et les groupes font face à la matérialisation corporelle de l'oppression des femmes. Le pouvoir retient également l'attention des groupes de femmes mais dans sa dimension d'extériorité : ils se conçoivent comme des groupes de pression disposant de peu d'accès à un pouvoir perçu comme masculin ; par ailleurs, dans leur fonctionnement interne, ils essaient de se dégager des relations de pouvoir en fonctionnant sur un mode non hiérarchique. Enfin, le travail et l'argent émergent comme moyen privilégié de réaliser l'autonomie des femmes. Quant à l'avenir, il est envisagé principalement sur le mode de la poursuite des activités actuelles.

Le deuxième chapitre, qui porte sur les groupes provinciaux, amène quelques éléments nouveaux puisque ceux-ci ont rarement fait l'objet d'études dans le passé. Les auteures les distinguent des groupes locaux et régionaux parce qu'ils sont surtout engagés dans une action de pression plutôt que dans la dispensation de services et que la dimension analytique est beaucoup plus présente dans leur activité. Aussi abordent-ils plutôt les questions portant sur l'autonomie et sur l'affirmation des femmes et posent-ils le rapport de celles-ci au pouvoir sur le mode de l'exercice plutôt que de la réception. Il est intéressant de constater que ce sont les groupes les plus préoccupés de l'avenir, celui-ci étant conçu essentiellement du point de vue de la relève.

Le troisième chapitre traite des groupes syndicaux dont les préoccupations se concentrent évidemment avec leur propre place dans l'organisation syndicale (il s'agit probablement des seuls groupes de femmes implantés dans des structures mixtes et ayant participé à l'enquête), sur le travail, et sur le corps dans la mesure où il est relié au travail, c'est-à-dire sous l'angle du harcèlement sexuel et de la santé au travail.

Dans ces trois chapitres, la démarche est descriptive puisqu'elle rend compte de ce que les groupes disent de leurs activités et de leurs préoccupations. Des interrogations surgissent pourtant. Ainsi, dans le premier chapitre, les auteures ont choisi de préserver l'anonymat des groupes en les identifiant à des régions plutôt qu'à leur secteur d'intervention ; pourtant, à première vue, il y a plus de similitude entre le cercle des fermières de la Côte-Nord et son homologue de l'Outaouais qu'entre ce dernier et le Centre d'aide et de lutte contre les

agressions à caractère sexuel de la même région. Cela a pour conséquence qu'il est difficile d'apprécier le mouvement dans sa diversité, seules les similitudes pouvant ressortir de l'amalgame régional.

En outre, la partition entre groupes locaux et régionaux d'une part, groupes provinciaux d'autre part, permet difficilement de voir que les mêmes femmes peuvent souvent se retrouver dans les deux types de groupes. Ainsi les maisons d'hébergement pour femmes battues fonctionnent sur une base locale, chaque maison étant autonome, mais sont également regroupées sur le plan provincial, que ce soit pour négocier leur financement ou pour agir sur le pouvoir politique. Quant aux groupes syndicaux, le fait de les aborder dans un chapitre séparé leur donne une importance qu'ils sont loin d'avoir dans le mouvement des femmes.

Le quatrième chapitre se veut plus analytique et il est significatif qu'il ne comporte aucune référence aux réponses des groupes alors que les trois premiers chapitres y font une large part. Les auteures tentent une synthèse de l'enquête qu'elles articulent autour des thèmes suivants : le corps, le pouvoir, l'autonomie. Le corps est présenté comme « lieu premier de notre oppression » (p. 155) et comme le siège de l'intégrité personnelle. C'est dans cette optique que sont abordées la sexualité, la reproduction, la santé et la violence. Le pouvoir figure à la fois sous l'angle des rapports au sein des groupes et sous celui du rapport du mouvement des femmes aux institutions. Enfin l'autonomie apparaît dans ses dimensions matérielles et individuelles.

Cependant, malgré ses prétentions analytiques, ce chapitre se contente de juxtaposer certaines réflexions qui émanent des groupes de femmes. Nulle part les auteures n'essayent de dégager des significations à partir du matériel de l'enquête. Il y a certes des tentatives timides pour expliquer que certains thèmes n'ont pas vraiment retenu l'attention des groupes, et une volonté d'identifier certaines valeurs féminines comme dans la section sur le pouvoir où on décèle un retour aux valeurs de coopération propres aux clans matricentrique (p. 161), mais dans l'ensemble, le regard est loin d'être neuf et l'analyse fait souvent défaut. Cette difficulté de sortir des données brutes peut toutefois s'expliquer par le très bref délai dont ont disposé les analystes et par la masse considérable de matériaux à leur disposition. Il ne faut pas oublier que la grille d'enquête comprenait 23 points et que plus de 184 groupes ont répondu.

Cela n'empêche pas que le texte nous présente plusieurs facettes importantes de l'activité du mouvement des femmes au Québec. À cet égard son mérite est certain. Ses limites sont malheureusement tout aussi évidentes : l'auto-analyse pose toujours quelques problèmes et la confusion entre groupes de femmes et féminisme peut être agaçante à la longue.

La principale faiblesse de l'ouvrage, fidèle en cela à un écueil majeur que rencontre le féminisme, c'est la difficulté de concevoir l'avenir. Celui-ci semble se résumer à une simple projection des luttes et des enjeux actuels dans le futur. Pourtant, si on veut prouver que le féminisme n'est pas mort, il faut non seulement rendre compte de la vitalité du mouvement des femmes, comme le font les auteurs, mais aussi montrer sa capacité d'anticiper des enjeux futurs.

Diane LAMOUREUX

*Département de science politique,
Université Laval.*